

VERSION LATINE ET COURT THÈME
ÉPREUVE À OPTION : ÉCRIT

A. Bajard, A. Molinier-Arbo,

Coefficient : 3 ; **Durée** : 5 heures

VERSION

Nous avons cette année proposé aux optionnaires de Lettres Classiques un bel extrait des *Lettres à Lucilius*, non dénué d'intérêt philosophique, puisqu'il illustre la manière dont les Stoïciens ont, avant la lettre, théorisé l'instinct animal. Il était à premier vue, dans sa forme comme dans son contenu, assez subtil à traduire. Mais comme il évoque avec verve des réalités concrètes — nous pensons notamment à la toile d'araignée des lignes 3 et 4 — il a permis aux candidats un peu aguerris et capables de se représenter les objets décrits de s'en sortir avec honneur. Nous avons donc eu l'heureuse surprise de constater que l'épreuve a été globalement plutôt réussie.

Encore fallait-il ne pas se laisser d'entrée de jeu décourager par la première phrase qui comportait plusieurs difficultés aisément surmontables par qui ne s'affolait pas : si plusieurs copies n'ont pas repéré l'interrogative indirecte introduite par *quanta*, ou ont, de manière plus vénielle, donné à l'interrogatif un sens qualitatif plutôt que quantitatif, nous avons avec plaisir constaté que le gérondif *ad fingenda domicilia* et le plus difficile *diuidui laboris obeundi* avaient été, sinon toujours parfaitement compris, du moins jamais traduits comme des adjectifs verbaux. Il fallait certes un peu de réflexion pour distinguer le sens exact de *subtilitas* (*précision, exactitude*) et du deuxième gérondif (*dans l'exécution de leurs tâches respectives*) ; nous avons donc été relativement tolérants et avons entre autres admis aussi bien les interprétations qui rapprochaient *undique* de *concordia* que celles qui le liaient à *obeundi*. Nous tenons néanmoins à rappeler que lorsqu'un passage est difficile, il vaut mieux commettre un unique contresens franc que de se réfugier dans un flou artistique qui propage l'erreur aux groupes de mots voisins.

Dans la deuxième phrase transparait l'admiration que Sénèque éprouve face aux merveilles de la nature et l'intérêt avec lequel il les observe. De nombreuses copies ont été sensibles à cet aspect, et ont rendu avec bonheur l'anaphore initiale ou encore les exclamatifs *quam* et *quanti* et l'emphatique *illa*. Nous avons tout de même à plusieurs reprises déploré que le *nulli* de *nulli mortalium* ait été considéré comme un génitif. La parenthèse en a désarçonné plus d'un ; nous avons fréquemment trouvé *firmamenti* compris comme *firmament*, au lieu de *soutien, étai*, bévue qui a manifestement plongé les candidats qui l'avaient commise dans des abîmes de perplexité et a donné lieu aux

interprétations les plus fantaisistes. Si le sens de ce mot et celui de *loco* avaient été perçus, le reste allait relativement de soi ; nous avons trouvé des traductions un peu longues, qui délayaient l'ensemble, mais avons choisi de ne pas sanctionner celles qui restaient cohérentes. Le *qua* suivant constituait peut-être le point le plus délicat du passage. Or les candidats ont été plus nombreux que nous nous y attendions à avoir su reconstituer le puzzle, remontant assez haut dans la phrase pour faire de *textura* l'antécédent du relatif et rapprochant le *illa*, sujet de la deuxième relative, de *fila*. Nous avons néanmoins lu quelques traductions aberrantes de *perniciem* — qui, comme chacun sait, dérive de *pernix* (!) — ou de *uelut...teneantur*, devenue une subordonnée comparative détachée de *qua*.

La courte sentence qui venait ensuite ne présentait guère de difficultés, si ce n'est la succession du déponent *nascitur* (à traduire par *est inné*) et du passif *discitur* qui a quelquefois conduit à une fâcheuse confusion des voix. Le substantif *ars*, selon nous, ne pouvait être rendu que par *savoir-faire* ou *art*, tandis que *science* nous a paru un peu trop fort.

La troisième phrase était en principe, elle aussi, facile : nous regrettons que certains candidats n'aient pas vu que *altero* était le complément du comparatif *doctius* ou aient donné un sens adverbial à ce dernier. La deuxième indépendante méritait peut-être un peu plus de réflexion, car certains n'ont pas saisi qu'elle n'était pas tout entière consacrée à la toile d'araignée, mais traitait aussi des alvéoles des abeilles : nous avons alors été indulgents et avons accepté certaines interprétations à notre sens fausses, mais qui restaient plausibles. Nous avons en revanche impitoyablement sanctionné les copies qui n'ont pas relevé la construction infinitive de la phrase ou ont fait d'*angulorum omnium* un complément du nom *fauis*.

La quatrième phrase, aussi courte que la précédente, a généralement été bien comprise. Encore fallait-il être attentif au temps des verbes et manier avec aisance des indéfinis comme *quicquid*, parfois indûment rapproché du *quod* de la deuxième indépendante, et respecter l'alternance *inaequabile/ex aequo*. La cinquième était à peine plus complexe : il fallait saisir que le sujet *haec* renvoyait au *natura* de la phrase précédente, comprendre la signification des accusatifs *tutelam* et *peritiam* et surtout du réfléchi *sui* et du pronom de rappel *eius* (*la défense [protection] de soi et l'habileté à y pourvoir*). Certaines copies ont négligé le parfait *tradidit* et omis le balancement *et...et* : soulignons à cette occasion que des détails qui semblent infimes aux candidats font souvent la différence entre un bon et un excellent travail.

La sixième phrase a donné lieu à quelques erreurs d'interprétation, car le *illa* sujet de l'infinitif *nasci* désignait les *animalia* — déjà implicitement sujet du verbe *incipiunt* de la phrase précédente —, perdus de vue depuis longtemps dans le texte. Le sens relativement transparent de l'ensemble a tout de même le plus souvent aidé les candidats à s'y retrouver, à condition d'avoir immédiatement

repéré la tournure *cum eo...sino quo*, de ne pas avoir fait du déponent *nasci/nascerentur* un malencontreux passif et d'avoir donné au subjonctif imparfait sa valeur d'irréel du présent.

La septième phrase a fréquemment été ratée, peut-être parce que les étudiants commençaient à être pressés par le temps. Il fallait discerner que *hoc instrumentum* annonçait *conciliationem et caritatem sui* et ne pas faire de ces mots d'exacts synonymes : il est vrai que *conciliatio* étant un terme délicat à manier, nous avons accepté une large palette d'interprétations, bien que nos suffrages allassent plutôt à *instinct et amour de soi*. Rares ont été ceux qui ont vu que *in illa natura* ne formait pas un groupe à part entière, mais que *natura* était sujet, tandis que *in illa* (ce démonstratif était décidément traître dans ce texte !) renvoyait une fois de plus aux *animalia*.

La huitième phrase exigeait beaucoup d'attention aux modes : le mieux était de traduire aussi bien les verbes à l'indicatif que ceux au subjonctif par un irréel du présent ou du passé, en fonction des temps. La forme *profuturum erat* était déconcertante : nous attendions simplement un irréel du passé, mais avons fermé les yeux sur les tournures parfois fort maladroites auxquelles certaines copies ont recouru. À part cela, seul le *hoc* pouvait poser problème ; mais on a généralement compris qu'il renvoyait à *nec poterant salua esse nisi uellent*.

La fin du texte a trop fréquemment été bâclée par des candidats ne sachant pas bien gérer leur temps. Dans la neuvième phrase, ils n'ont souvent pas saisi qu'*in nullo* concernait une fois de plus l'*animal*, tandis que le futur a été négligé, et l'accusatif *uilitatem sui, ne neglegentiam quidem* traduit très approximativement (même si, dans ce dernier cas, nous avons admis que *sui*, vu sa place, pouvait ou non être en facteur commun). La traduction des deux dernières phrases, qui ne présentaient pas de difficultés particulières, nous a de même rarement satisfaits : *tacitis et brutis* faisaient évidemment une fois de plus référence aux *animalia* — ce n'était en revanche pas le cas du neutre pluriel *cetera* ! —, tout comme les *quae* et *ipsa* de la dernière phrase.

La version proposée cette année confrontait les candidats à des problèmes grammaticaux attendus — morphologie des démonstratifs ou des indéfinis, syntaxe des propositions relatives, gérondifs, etc. — tout en leur offrant la possibilité de mettre en avant leur finesse intuitive et littéraire. Ils se sont dans l'ensemble montrés à la hauteur de la tâche : nous n'avons trouvé presque aucune copie dont l'auteur soit passé complètement à côté du texte ou ait été contraint d'avouer d'énormes lacunes. Nous ne pouvons donc qu'être satisfaits des résultats de cette épreuve.

THÈME

Le jury a proposé cette année un thème emprunté à Fénelon, un auteur fréquemment sollicité pour ce genre d'exercice, car sa prose nourrie d'éloquence cicéronienne épouse très souvent le

mouvement d'une phrase latine. Il était donc fréquemment possible de traduire assez près du texte initial et il était recommandé d'éviter de compliquer inutilement la syntaxe. Pour autant, il ne s'agissait pas de traduire mot à mot. En thème, il convient de se demander sans cesse si la traduction est non seulement correcte, mais conforme aux usages du latin classique. Les textes qui doivent servir de guide, s'il faut encore une fois le rappeler, sont les œuvres de César et les discours et traités de Cicéron. Le candidat doit toujours vérifier dans le dictionnaire si ces deux auteurs admettent tel terme ou telle tournure syntaxique. Les possibilités de traduction étaient le plus souvent nombreuses, avec une large gamme de solutions correctes. Pour cette raison, rares ont été les thèmes incomplets, ou présentant de graves incohérences. Les barbarismes ont également été peu nombreux, sans doute parce que les candidats, rarement arrêtés par de graves difficultés syntaxiques, ont eu le temps d'apporter toute leur attention à la correction des formes. En revanche, un tel texte pouvait être l'occasion pour un bon candidat de se démarquer en montrant sa connaissance des tournures les plus latines.

La première phrase commençait par une corrélation comparative. La tournure latine *quo magis...eo magis* s'imposait et a été employée par la plupart des candidats. Certains ont malheureusement oublié de mettre un adjectif ou un adverbe au comparatif après l'un des deux adverbes corrélatifs. Les verbes français étaient au conditionnel présent. Il s'agissait donc de savoir si la traduction devait utiliser le subjonctif présent ou imparfait. Il a semblé au jury que le potentiel devrait être préféré à l'irréel du présent. En effet, la dernière phrase notamment (« je cherche un homme sérieux qui... ») montre bien que deux types d'orateurs, existant l'un et l'autre, sont opposés par Fénelon. Le terme de « déclamateur » pouvait être rendu par son calque *declamator*, utilisé par Cicéron, ou à la rigueur par *orator*. En revanche, une traduction par *clamator* a été sanctionnée car elle ne correspondait pas au sens : Fénelon reproche à certains orateurs de vouloir se montrer trop brillants, pas de faire trop de bruit. L'article indéfini devait impérativement être rendu par *aliquis*, et non par *quidam* qui impliquerait une référence à un orateur précis, pouvant être nommé. Le terme de « prestige » pouvait représenter une difficulté, car ce terme ne s'emploie plus guère, en français contemporain, au sens d'« illusion », d'« artifice séducteur ». Mais il avait un équivalent direct en latin : *praestigiae, arum* qu'il suffisait donc d'utiliser. L'expression « faire effort » pouvait se rendre par *conor ut* ou *nitor ut*. Le verbe « éblouir » était plus difficile à traduire, en raison de son caractère imagé. Il existait cependant l'expression *praestringere aciem alicuius animi*, utilisée par Cicéron, qui a le même sens. Quel que soit le verbe employé pour cette expression, il convenait de ne pas oublier la concordance des temps. Trop de candidats qui avaient opté dans la principale pour l'irréel, et donc pour le subjonctif imparfait, ont cependant laissé le verbe de la complétive au subjonctif présent. Enfin, pour traduire « vanité », on pouvait encore une

fois reprendre l'exact correspondant latin, le mot *uanitas*, mais bien d'autres termes étaient aussi recevables : *gloria, ostentatio, superbia...*

La seconde phrase, bien que plus courte, présentait plus de difficulté, car elle avait pour sujet un nom abstrait. Ceux qui ont tenté d'utiliser *studium* ou *alacritas* accompagné du gérondif ont souvent perdu de vue que le gérondif, contrairement à l'adjectif verbal, est une forme active, ce qui a conduit à des contresens de traduction : l'orateur n'est pas empressé à admirer son propre esprit, mais à le faire admirer par d'autres. Plutôt qu'une complétive sujet introduite par *quod*, dont le verbe est presque toujours à l'indicatif en prose classique, on pouvait simplifier la phrase en utilisant une causale. Son verbe devait être encore une fois au subjonctif, de préférence au présent, pour traduire le potentiel. Le terme d'« esprit », parfois rendu mot à mot de manière regrettable, admettait diverses traductions. A *ingenium*, qui désigne simplement l'intelligence, on pouvait cependant préférer *urbanitas*, qui traduit précisément le brillant du discours. On pouvait traduire « indigne de toute admiration », par *indignus omni admiratione*, en calquant la formule *omni honore indignissimus*, relevée chez Cicéron. On peut ainsi proposer la traduction suivante : *Quod enim sedulo studeat ut urbanitatem suam admirer indignus omni admiratione mihi uideatur.*

Au début de la troisième phrase, le terme de « sérieux » pouvait se rendre, par exemple, par *gravis*, le verbe « chercher » par *quaero*. Il convenait de ne pas oublier de mettre les verbes dépendant de la relative au subjonctif, pour traduire la nuance consécutive sous-jacente (« je cherche un homme tel qu'il... »). Cette phrase donnait aussi l'occasion au candidat de manifester une bonne connaissance de l'emploi des pronoms personnels ou possessifs. Pour traduire « pour lui » et « sa vaine gloire », il convenait en effet d'utiliser le réfléchi, puisqu'il devait renvoyer au sujet de la proposition. On a relevé sur ce point de lourdes erreurs, voire des incohérences, qui s'expliquent probablement surtout par un manque de temps à la fin de l'exercice. L'expression « pour moi et non pour lui » elle-même a souvent embarrassé les candidats. Il fallait éviter la préposition *pro*, qui signifie « en faveur de ». Or, le discours dont il est question n'est pas un plaidoyer, mais une prédication. Ce que dit Fénelon, c'est que l'orateur doit parler dans l'intérêt de son auditoire, pour l'amour de lui, et non en vue de sa propre satisfaction. Le datif d'intérêt ou l'expression *gratia* + génitif étaient donc préférables. Enfin, le terme de « salut », relevant d'un contexte chrétien, aurait pu embarrasser les candidats. Mais la plupart ont très justement choisi de le rendre par l'adjectif *saluus* ou par *salus, utis*.

Nous terminerons en soulignant la nécessité de garder lors de l'épreuve assez de temps pour le thème, afin d'éviter de faire dans la dernière phrase des erreurs dues à la précipitation. Nous insisterons aussi une fois de plus sur l'utilité de se préparer au thème non seulement par des exercices réguliers, mais aussi par la lecture et la traduction de César et de Cicéron. Leur pratique entretient une bonne connaissance de la syntaxe classique, ce qui est utile pour la version, et donne

en outre l'habitude des tournures considérées comme les plus latines. Négliger l'exercice du thème a empêché plusieurs candidats, qui avaient réussi certaines des meilleures versions, d'obtenir une des meilleures notes globales.